

De la synonymie entre noms propres : quelques cas latins

Christian Nicolas

► **To cite this version:**

Christian Nicolas. De la synonymie entre noms propres : quelques cas latins. B. Bureau & C. Nicolas. MOUSSYLLANEA, Mélanges de linguistique et de littérature anciennes offerts à Claude Moussy, Peeters (Louvain-Paris), p. 219-228, 1998, Bibliothèque d'Études Classiques. hal-00327451

HAL Id: hal-00327451

<https://hal-univ-lyon3.archives-ouvertes.fr/hal-00327451>

Submitted on 8 Oct 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

De la synonymie entre noms propres : quelques cas latins

Christian NICOLAS, Université de Lyon, Université Jean Moulin - Lyon 3

Le titre de notre contribution est paradoxal. On sait en effet que le nom propre est un désignateur rigide¹ qui, en tant que tel, est en marge des catégories linguistiques : servant à référer à un individu (personne ou lieu) du monde extra-linguistique, il est en lui-même dépourvu de sens et n'est donc théoriquement pas sujet aux accidents qui affectent habituellement les autres parties du discours, à savoir la polysémie, l'homonymie, la synonymie. Il intéresse depuis longtemps les logiciens et, depuis environ deux décennies, les linguistes², malgré sa spécificité en tant que catégorie grammaticale. Nous nous proposons d'apporter ici même notre pierre à l'édifice, en étudiant le degré de synonymie qui affecte les énoncés du type *X appellatur Y*, où *X* et *Y* sont tous les deux des noms propres et où *Y* est autonome³.

Le nom propre présente la singularité d'être le stéréotype même de la désignation métalinguistique. En effet, à côté d'emplois en usage, dans lesquels le nom propre représente bien son référent (*Claude Moussy a été professeur à Paris-X*), il est également plus facilement attiré que d'autres parties du discours dans des énoncés en mention, où il est sui-référentiel, comme dans : *Cet ex-professeur de Paris-X se nomme Claude Moussy*.

Dans le second cas seulement il sera considéré comme autonome. Il n'a pas en effet de référent et ne vaut qu'en tant que signifiant stable dépourvu de tout équivalent sémantique : si l'on compare

1) Victor Hugo est né en 1802

et 2) L'auteur des *Misérables* s'appelle Victor Hugo

on voit à l'œuvre le comportement logique différent du nom propre selon qu'il est en usage (phrase 1) ou en mention (phrase 2). Dans l'énoncé 1, on peut remplacer le nom propre par *L'auteur des Misérables* ou par toute autre description définie équivalente : *L'auteur des Misérables est né en 1802*. En revanche, aucune description définie ne peut remplacer le nom propre en mention de la phrase 2 : **L'auteur des Misérables s'appelle l'auteur des Misérables* (ou ... **s'appelle le père d'Adèle Hugo*, etc.). Ces phrases sont réputées agrammaticales. Au contraire, une phrase telle que

3) *L'auteur des Misérables s'appelle Claude Moussy*

constitue un énoncé acceptable, car derrière le verbe s'appeler on attend un nom propre en mention, fût-il le lieu d'une contre-vérité manifeste.

La question que nous comptons donc poser est la suivante : est-il possible de concevoir un

¹ Terminologie de S. KRIPKE, *La logique des noms propres*, op. cit., p. 37.

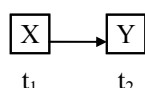
² Sur le nom propre en général (qui est un sujet à la mode des années 1980-90), sur sa valeur référentielle ou non-référentielle, sur la distinction nom propre linguistique/nom propre logique, cf. les rappels qui sont faits dans F. RECANATI, *La transparence et l'énonciation*, op. cit., et dans M. WILMET, "Pour en finir avec le nom propre ?", op. cit. Pour de plus amples renseignements, cf. les ouvrages cités de S. KRIPKE, G. KLEIBER, K. JONASSON, et M.-N. GARY-PRIEUR.

³ Une question encore plus difficile, apparemment, et tout à fait "moussienne", consisterait à se demander dans quelle mesure et jusqu'à quel point un nom propre peut être tenu pour l'antonyme d'un autre. Mais si l'on admet la synonymie dans les noms propres, rien ne paraît pouvoir empêcher d'y trouver également de l'antonymie, avec au moins les mêmes réserves.

énoncé bien constitué qui contienne deux noms propres en rapport de prédication, dont l'un au moins soit autonome (type *X s'appelle Y* ou peut-être plus généralement *Le nom X est le nom Y*⁴), qui soit conforme à la logique ou à ce que les logiciens et certains linguistes appellent la grammaticalité et qui ne puisse être réputé faux ? Car si X s'appelle X, comment peut-il aussi s'appeler Y ?

Plusieurs situations de parole peuvent justifier un tel présupposé. En voici un échantillon qui ne prétend pas à l'exhaustivité.

a) X=Y dans deux synchronies différentes (Paris / Lutèce) ; équivalent latin possible : *Romulus / Quirinus* ; on est en droit d'imaginer que dans cette situation le verbe autonomisant est au perfectum lorsqu'il s'agit de caractériser le *terminus a quo* du changement de nom dans un récit (*Romulus Quirinus nominatus est* : "à compter de ce jour, R. fut appelé Q." ; dans ce cas, le thème de la phrase est logiquement le nom le plus ancien), à l'infectum passé pour caractériser l'état antérieur (*Tunc Quirinus Romulus nominabatur* : "à l'époque Q. s'appelait R." ; dans ce cas, le thème de l'énoncé est le nom le plus récent, comme dans le vers de *Cyrano* "Roxane en jupons courts s'appelait Madeleine"), et seulement dans des circonstances exceptionnelles d'énonciation au présent/futur de l'infectum : il faut, dans cette situation, supposer que l'énoncé est concomitant de l'acte de baptême lui-même : *Nunc Romulus nominatur (nominetur, nominabitur) Quirinus*, "Désormais, R. s'appelle(ra) Q." ("Désormais, Simon, tu t'appelleras Pierre"). Dans chacune de ces phrases-types, le choix du temps et des éventuelles marques temporelles lexicales (*nunc, tunc*) est prédéterminé par le fait que les deux noms ne cohabitent pas dans la même personne au même moment, mais se succèdent et se trouvent dans un rapport d'exclusion mutuelle. A ce titre, il est faux de dire que X=Y : il faut dire que X(t₁)=Y(t₂), puisque l'équivalence concerne des synchronies distinctes, non pas nécessairement immédiatement successives (l'appellation *Petersbourg* ne succède pas directement à *Petrograd*, ni à *Saint-Petersbourg*), mais en tout cas sans recoupement. Romulus, dès lors, est seulement la partie humaine et mortelle *ante divinitatem*, Quirinus la partie divine *post mortem* du même individu⁵. Cette fausse équivalence (en réalité Y remplace X) peut se schématiser de la sorte :



b) X=Y dans un contexte sociologique ou stylistique différent : *Mitterrand était surnommé Tonton* ; équivalent latin : *Mamurra / Mentula* ou *Clodia / Lesbia* chez Catulle. Il s'agit, on le voit, d'équivalences qui ne sont pas du même registre : Tonton, tout en faisant une allusion satirique au népotisme mis en place par un ancien chef de l'état, est un surnom hypocoristique de type populaire ; *Mentula* est une grossièreté fondamentale dont le caractère cacophémique prétend rejaillir sur Mamurra ; *Lesbia* (comme *Delia* par rapport à *Planitia*), au contraire, poétise et ennoblit le nom de Clodia en lui donnant une dimension culturelle très

⁴ Cf. à cet égard la note 1 de l'Avertissement des traducteurs de S. KRIPKE, *La logique des noms propres*, op. cit. : "en ce qui concerne les identités exprimées par des phrases qui ne contiennent pas le signe "=", une divergence apparaît entre l'anglais et le français. En anglais, on peut exprimer l'identité de A et de B en disant "A est B". En français, une telle formulation n'est pas idiomatique : on dira peu facilement "Ajar est Romain Gary" ou "Marcus Tullius est Cicéron"..."

⁵ Cf. Liv. 1, 15, 6.

élitiste. Dans tous ces cas, le surnom est stylistiquement décalé du nom standard.

En outre, il ne prétend pas le remplacer. Le nom préexiste et continue d'exister, alors que le surnom, ou même les surnoms éventuels, sont des créations occasionnelles et qui n'ont pas vocation à l'éternité. Par exemple, les diminutifs donnés au tout petit enfant (P'tit Gibus, Poil de Carotte, Galinette...), théoriquement, disparaissent avec le temps⁶.

Toutefois, il peut arriver que certains de ces sobriquets hypocoristiques se fixent durablement et finissent par s'intégrer à l'appellation officielle : c'est par exemple le cas avec le surnom *Caligula*, "bottine"⁷.

Dans ces premiers exemples cités, le sobriquet ne prétend pas ressembler phonétiquement au nom⁸. Mais il arrive aussi fréquemment⁹ que le surnom s'établisse par calembour sur le nom : qu'on songe aux *Juppettes* du premier gouvernement d'Alain Juppé ou au surnom que le *Canard Enchaîné* a réservé à Jacques Chirac ("Le Chi"), depuis telle déclaration très sociale. En latin, un exemple fameux est donné par Suétone lorsqu'il rappelle le sobriquet-jeu de mots dont fut affublé Tibère : *Tiberius Claudius Nero* était déformé en *Biberius Caldius Mero* (*Tib.* 42)¹⁰.

Mais, que le surnom soit un calembour ou non, il est faux de dire que X=Y. En effet, s'il semble que l'on puisse écrire en latin aussi bien

4) *Mamuura uocabatur Mentula*

que 5) *Mentula uocabatur Mamurra*,

il ne faut pas se laisser abuser par l'apparente identité de la forme verbale : en 4 le passif est extrinsèque et peut admettre un complément d'agent (a Catullo), mais en 5 le passif est intrinsèque et n'admet pas d'agent. L'énoncé 4 se traduit "Mamurra était appelé Mentula (par Catulle)", l'énoncé 5 se traduit "Mentula s'appelait (en réalité) Mamurra".

On peut comparer avec des tours français :

6) Mitterrand est appelé Tonton

6') *Mitterrand s'appelle Tonton

7) ?Tonton est appelé Mitterrand

7') Tonton s'appelle Mitterrand

Et l'on voit donc bien qu'il y a une hiérarchie instituée entre les deux appellations par le verbe autonymisant : le "vrai" nom (celui qui en français est précédé du verbe *s'appeler* et en latin d'un passif intrinsèque) est une marque sociale stable, le "surnom" (qui en français ne peut pas être précédé du verbe *s'appeler* mais, comme en latin, supporte le passif extrinsèque) est une marque sociale occasionnelle¹¹. On peut dire que le nom et le sobriquet qui peut le

⁶ Octave, par exemple, reçut dans son enfance le surnom, mal expliqué, de Thurinus, qui fut caduc à l'âge adulte et remplacé par C. César puis Auguste : cf. Suet. *Aug.* 7.

⁷ Cf. Suet. *Cal.* 9 et Tac. *Ann.* I, 41.

⁸ Sauf peut-être *Mentula*, vaguement paronyme de *Mamurra*. En revanche, on sait que le plus souvent l'appellation littéraire à clef prend la même structure prosodique (même distribution des – et des ^h) que le nom qu'elle cache (ce n'est pas le cas avec *Mentula / Mamurra*) : *Lesbia / Clodia*, *Delia / Plania*, etc.

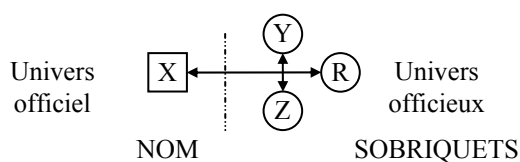
⁹ Un lecteur assidu du *Canard Enchaîné*, comme l'est Claude MOUSSY, l'aura remarqué semaine après semaine.

¹⁰ Référence rappelée dernièrement par F. BIVILLE, "Le statut des noms propres en latin", *op. cit.* L'auteur évoque notamment la particularité qu'a la langue de (re)motiver des noms propres opaques. En l'occurrence, il s'agit d'insister spirituellement sur l'ivrognerie de Tibère : *Biberius* est à rapprocher de *bibo*, *Caldius* évoque le vin chaud, *Mero* l'adjectif *merus* "(vin) pur". On pourrait proposer une traduction telle que *P'tit verre Calvadus Nez Rond*.

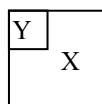
¹¹ Métaphoriquement, la différence entre nom et surnom est comparable à celle que SAUSSURE a établie entre

remplacer occasionnellement ont un certain nombre de comportements syntaxiques semblables, mais au moins un différent : ils peuvent tous deux fonctionner comme le thème de l'énoncé (Mitterrand a dit... / Tonton a dit...), comme vocatif (M. Mitterrand, vous... / Tonton, tu exagères...), comme complément de tout type (les secrets de Mitterrand / les frasques de Tonton) ; mais en revanche, seul le nom est "appellatif" (*le président s'appelait Mitterrand / *le président s'appelait Tonton*), si l'on veut bien nous passer cette approximation terminologique.

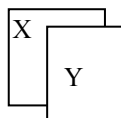
D'où il résulte que, malgré une identité référentielle, le nom et le surnom ne peuvent être considérés comme de stricts équivalents, ni stylistiquement, ni syntaxiquement.



c) **X=Y dans un cas d'alias** (*Henri Beyle s'appelle aussi Stendhal ; Lucumo / L. Tarquinius Priscus*) ; il peut s'agir d'un pseudonyme occasionnel, ou en tout cas réservé à un certain type d'activité (*Stendhal* pour Beyle quand il écrit) :



ou bien d'un alias définitif qui remplace le nom authentique¹² (*L. Tarquinius Priscus* devient officiellement le nom de celui qui ne se fera plus jamais appeler *Lucumon*, *Auguste* se substitue à *Octave*, etc.) :



On est, dans le premier cas, tout proche du type *Mitterrand / Tonton*, à la différence près que *Stendhal* n'est pas un sobriquet, et n'a rien de satirique ni d'hypocoristique, et dans le deuxième cas, assez proche du type *Romulus / Quirinus*, puisque le pseudonyme remplace le nom et que les deux appellations se succèdent dans deux synchronies qui ne se recoupent pas. Mais, par rapport à ces deux autres situations, le pseudonyme est librement consenti puisque c'est la personne même qui s'affuble, occasionnellement ou définitivement, d'un nouveau nom, en sorte qu'il y a bien coexistence consciente, dans la même personne, de deux appellations distinctes, même si la plus récente tend à oblitérer jusqu'au souvenir de l'ancienne¹³.

langue et parole. Le nom est un fait de langue (certes marginal), le surnom un fait de parole.

¹² Appartiennent à cette catégorie les noms de papes, rois, empereurs, etc., remplaçant définitivement (ou provisoirement : *Louis XVI* devient *Louis Capet* à la fin de sa vie) les noms des cardinaux, princes ou simples particuliers qui accèdent à cette dignité.

¹³ Les auto-pseudonymes fondés sur des anagrammes du vrai nom (AROVET L(e) I(eune)/VOLTAIRE, François Rabelais/Alcofribas Nasier, etc.) présentent entre les deux appellations une certaine connivence phonétique, puisque les mêmes phonèmes y sont à peu près présents ; mais on reste très loin du sobriquet-calembour du type de *Tiberius Claudius Nero/Biberius Caldus Mero*, et, en tout état de cause, il s'agit d'un pseudonyme volontaire. En outre, il n'est évidemment pas innocent de signer de son nom ou de son pseudo :

Autre différence : le pseudonyme est une appellation réelle, comme le nom, et ses emplois “appellatifs” sont nets : Henri Beyle aurait pu écrire grammaticalement : “je m’appelle Stendhal” (mais non pas sans doute “je m’appelle Riton le Joufflu”), tel autre écrivain pouvait légalement dire qu’il s’appelait Romain Gary ou Émile Ajar, et les pseudonymes les plus connus figurent sur les pièces d’identité à égalité avec le nom originel.

A cet égard, certains surnoms de la catégorie précédente peuvent à l’occasion passer pour de véritables pseudonymes, pour peu qu’ils aient été acceptés et assumés par leur porteur. Tels surnoms d’enfance, surtout les diminutifs du prénom réel (Louisette, Ginette, Gaby), mais pas seulement eux (Caligula¹⁴), peuvent accéder au statut de nom officiel ou habituel, comme un pseudonyme librement choisi (“Je m’appelle Gaby” est à l’évidence un énoncé correct, qui, chronologiquement, succède à une phase antérieure où il faudrait dire : “Je m’appelle Gabrielle mais tout le monde m’appelle Gaby”). Le surnom n’en est plus un, il est désormais un nom au sens strict.

d) **X=Y dans un souci de précision** (*M. Moussy s’appelle [se prénomme] Claude*) ; équivalent latin : LIV. 2, 33, 5, *Cn. Marcius, cui cognomen postea Coriolano fuit*. On se rend compte alors que c’est une illusion de croire que X=Y : les deux appellations sont complémentaires et concourent toutes deux à une meilleure identification de l’individu. Mieux vaut comprendre X+Y+...=Z, où Z est un *nom complexe* : Claude + Moussy = Claude Moussy¹⁵. Dans l’exemple livien concernant le nom de Coriolan, *postea* ne marque pas de rupture avec l’appellation précédente : celui qui porte désormais ce *cognomen* continue à s’appeler Cn. Marcius (ce n’est donc pas le même cas de figure que *Romulus / Quirinus*). Le *cognomen* vient s’ajouter au *praenomen* et au gentilice.

L’individualisation anthroponymique en latin passe par les *tria nomina*. Chaque élément joue son rôle social. On appelle tel ami *Cicero*, tel consul *M. Tullius Cicero*, tel frère *Quintus* ou *Cicero*, etc. Mais on sait aussi que pour certaines familles très importantes le *cognomen* de tel ancêtre illustre est transmissible, en sorte qu’un nouveau *cognomen* spécifiant vient s’ajouter au nom complexe, dès la naissance ou après un exploit particulier. La question est alors de savoir comment traduire *P. Cornelius Scipio appellatur Africanus*. De fait, quel est le statut *Africanus* ? Véritable *cognomen* (auquel cas, on peut dire qu’il s’appelle *Africanus*, comme Cn. Marcius s’appelle *Coriolan*, avec un emploi intrinsèque du passif) ? *Cognomen* d’apparat comparable à un titre nobiliaire (auquel cas il faut dire qu’on l’appelle *Africanus*, avec passif extrinsèque, comme d’autres sont appelés *Père de la Nation* ou *Ennemi Public N° 1*, sans que cela soit un nom au sens strict) ? La question ne se pose plus à la génération

Alcofribas Nasier, réputé le narrateur de *Gargantua et Pantagruel*, est une médiation supplémentaire entre Rabelais et le lecteur (les livres suivants, signés Rabelais, se veulent plus sérieux, en tout cas moins gigantomanes), en même temps qu’un jeu (*Alcofribas* fait penser aux noms de ces subtils philosophes arabes, si réputés au Moyen-Age, alors que *Nasier*, bien de chez nous, est ancré dans le sensuel : cf. F. RIGOLOT, *Poétique et onomastique*, *op. cit.* et F. GOYET, “La preuve par l’anagramme”, *op. cit.*, p. 235, pour qui “dans le pseudonyme, le nom propre est le prédicat de l’anagramme”).

¹⁴ Cela dit, mis à part dans le titre même de la section que consacre Suétone à cet empereur et en *Cal.* 9, où il dit qu’il s’agit d’un *cognomen*, la désignation officielle n’est jamais *Caligula* mais toujours *C. Caesar*.

¹⁵ Au regard de l’état-civil, l’identification individuelle complète, je suppose, comprend, dans un ordre fixe, un prénom usuel, Claude, et un ou plusieurs prénoms (que j’ignore), ainsi que la mention de la date de naissance et les nom et prénom(s) de chaque parent. Ainsi seulement l’individu est-il identifié administrativement. Mais au regard de ses élèves et amis, l’appellation *Claude Moussy* forme déjà un “nom complexe” dans lequel chaque élément contribue à spécifier et individualiser le nom de mon bon maître.

suyvante : si le *cognomen* surajouté est transmis à l'ensemble de la *gens*, il devient gentilice complexe (type *Cornelius Scipio Nasica*) et perd sa valeur individualisante¹⁶.

De la même façon, dans les anthroponymes modernes, une certaine opacité est nécessaire pour que le surnom rentre dans la désignation principale. F. GOYET (*op. cit.*, 237-8) rappelle que l'appellation *surnom*, au XVI^e siècle, désigne ce qui va devenir le nom de famille, transmissible dans sa fixité aux descendants (par l'ordonnance de Villers-Cotterets, 1539). Cet élément¹⁷, encore prédicatif pendant les toutes premières générations touchées par cette nouvelle norme désignative (Pierre Lepetit = Pierre le petit ou Pierre, le fils du petit), cesse rapidement de l'être et s'opacifie ("Jacques Leroux-Petit pourra être un grand blond", précise F. GOYET, *loc. cit.*). Naturellement, l'arbitraire du gentilice anciennement cognominal, quand sa formation reste claire, est à tout moment remotivable (cf. la rubrique occasionnelle du *Canard Enchaîné* "Comme son nom l'indique"), et les écoliers dotés d'un nom "handicapant" le savent bien.

e) **X=Y avec antonomase** ("Je le déclare donc : *Quinault est un Virgile*" sous-entendant un énoncé possible tel que "Ce Virgile s'appelle Quinault"); dans ce type d'énoncé, X=Y, mais l'une des deux variables (ou même les deux : *ces Dom Juan sont de vrais Sardanapales*) n'est pas un nom propre. Virgile, dans l'exemple cité, représente le parangon de l'excellence poétique. *Ce Virgile* désigne (ici, ironiquement) l'homme dont je parle et que son talent rend comparable à Virgile. Il n'y a donc aucune incompatibilité logique à ce qu'il s'appelle Quinault.

Si M⁷. Curius Dentatus représente un parangon de l'antique vertu romaine (cf. CIC. *Mur.* 17), alors le pluriel *Curii*, s'il ne représente pas la *gens* de ce grand Romain, représente par antonomase les individus que caractérise la vertu romaine (ou l'idée qu'on s'en fait). C'est le cas dans JUV. 2, 3 et l'on pourrait sans doute trouver des énoncés tels que *Nostri Curii hodie appellantur Peribomii*, "les Curius de notre époque ont pour nom Peribomius" (dans le vers 16 de la même satire, Peribomius est le type même de l'inverti qui s'affiche), sans qu'il y ait incompatibilité logique car ce sont des types qui sont identifiés ici, non des individus.

De même, avec toutes les variantes de l'antonomase¹⁸, on peut imaginer des X=Y tels que *Ce Zola est un Manet* ou *ei Hercules sunt Myrones* "ces Hercules sont des Myron" (avec métonymies de cause formelle et d'auteur)¹⁹, *ei Catones sunt Nerones* (avec métaphore), etc. Mais il ne s'agit pas là d'emplois normaux du nom propre.

f) **X=Y par rectification** ; X est (ou est devenu) une appellation erronée qui doit être

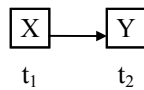
¹⁶ Cf. PLIN. *Nat.* XVIII, 10 sur l'origine agricole de plusieurs *cognomina* ; également QUINT. *I.O.*, I, 4, 25.

¹⁷ Le surnom qui accède au statut de gentilice est décodable, il a un "sens" qu'on peut dire prototypique : il indique une propriété physique ou morale saillante (Legrand, Leroux, Lehideux...), une profession (Charpentier, Berger, Lefèvre...), une filiation (Guillaume, Martin, Nicolas), une origine, province ou village (Lenormand, Danjou, Moussy), etc., bref autant d'indications spécifiantes de l'individu dans un microcosme donné. Cf. E. VROONEN : *Les noms de personnes dans le monde*, *op. cit.*

¹⁸ Cf. l'intéressante typologie dressée par B. MEYER & J.-D. BALAYN, "Autour de l'antonomase de nom propre", *op. cit.*

¹⁹ L'énoncé est virtuellement correct. Mais le pl. *Cleanthas* désigne réellement des (livres de) Cléanthe dans JUV. II, 7 et le vers précédent offre un Aristote et un Pittacos qui désignent en fait des statues de ces hommes illustres.

rectifiée en Y²⁰. Il peut s'agir d'une rectification contemporaine, opérée par le porteur même du nom (historique : C1C. *Fam.* 9, 21, 2 : *L. Papius Crassus... primum Papisius est uocari desitus* ; fictif : OV. *Fast.* 5, 195-6 : *Chloris eram, quae Flora uocor : corrupta Latino / nominis est nostri littera Graeca sono*) ou ultérieure (*Aetheria / Egeria*). En même temps, la trace de l'ancien nom (donc de l'erreur et de sa rectification) doit rester visible pour éviter de nouvelles erreurs : il faut que les latinistes gardent en mémoire le fait qu'*Egeria* était naguère appelée *Aetheria*, pour ne pas chercher vainement ailleurs une référence en réalité identique ; de même Tite-Live prend la peine de signaler que la rectification orthographique d'un nom, par respect du rhotacisme, n'implique pas une rectification de référent : LIV. 3, 4, 1 : *Furius Fusios scipsere quidam ; id admoneo ne quis immutationem uirorum ipsorum esse, quae nominum est, putet*. On voit alors que cette rectification est comparable au changement de nom dû à des synchronies différentes : comme pour *Romulus / Quirinus*, *Furius* remplace *Fusios* et *Egeria* remplace *Aetheria* :



Mais en réalité ce n'est pas un nouveau *nom* : il ne s'agit que d'un aménagement graphique (modernisation rendue nécessaire par des lois phonétiques ou rectification de lecture des manuscrits portant sur un graphème : *Eteria ? Egeria ?*). De même, on pourrait penser que le L. Papisius Crassus de C1C. *Fam.* 9, 21, 2, en se faisant désormais appeler *L. Papius Crassus*, procède comme ceux qui se forgent un pseudonyme (*Lucumo / L. Tarquinius Priscus*), mais il n'en est rien : ce n'est pas là non plus un changement de *nom* (il est, de fait, déjà appelé *Papius*), mais seulement d'orthographe du nom.

A côté de ces rectifications sur le nom, peuvent exister des rectifications portant sur le référent : “il nous arrive parfois de découvrir que deux noms ont le même référent, et d'exprimer cela par un énoncé d'identité. Par exemple (c'est un exemple éculé), vous voyez une étoile le soir et elle s'appelle “Hesperus” [...]. Nous voyons une étoile le matin et l'appelons “Phosphorus”. Puis nous nous apercevons qu'en fait ce n'est pas une étoile mais la planète Vénus, et que Hesperus et Phosphorus sont en fait identiques. Nous exprimons cela en disant : “Hesperus est Phosphorus”²¹.”

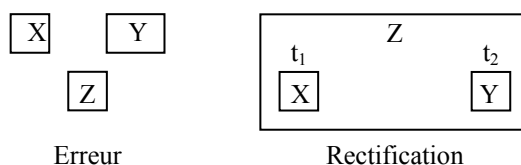
Cet exemple (en effet éculé) est déjà dans Cicéron, *Nat.* 2, 53 : *stella Veneris, quae Φωσφόρος Graece Lucifer Latine dicitur cum antegreditur solem, cum subsequitur autem Έσπερος...*

Sur le plan linguistique, il paraît étrange de dire que “Phosphorus s'appelle Hesperus” (il faut préciser : “Phosphorus s'appelle aussi Hesperus”), mais sur le plan logique, il est indéniable que X=Y, si le signe d'égalité indique une identité référentielle. En effet, les deux variables sont strictement équipollentes et interchangeables (Phosphorus = Hesperus et Hesperus = Phosphorus). Il est indéniable également que cette identité ne provient que d'une rectification référentielle, sans laquelle les deux désignations n'auraient pas pu être

²⁰ L'erreur et sa correction peuvent être individuelles : “Georges s'appelle Gérard” peut signifier “celui que tu appelles Georges s'appelle en réalité Gérard” ; cf. MART. 5, 21, 1-2 : *Quintum pro Decimo, pro Crasso, Regule, Macrum ante salutabat rhetor Apollodotus...* Nous ne traitons que des erreurs collectives et des rectifications (individuelles au départ) qui entrent en langue.

²¹ S. KRIPKE, *Logique des noms propres, op. cit.*, p. 17. Cet exemple, abondamment commenté (p. 45, 67, 88, 90, 92, 97, 129...), est l'illustration de ce que KRIPKE appelle une rectification empirique.

confondues. Mais peut-on pour autant dire qu'il y a synonymie absolue ? Il nous paraît que non. Les deux désignations, dans la phrase cicéronienne, sont co-hyponymes de *stella Veneris*. Une fois la rectification référentielle opérée, soit l'on abandonne les anciens noms, pour ne plus dire que *Venus*, soit l'on continue à utiliser l'opposition *Hesperus / Phosphorus* en lui donnant une nouvelle orientation : *Phosphorus = Vénus le matin*, *Hesperus = Vénus le soir*, en sorte que, là encore, c'est un critère chronologique qui distingue les deux appellations. Quant au nom *Venus* (ici figuré par Z), c'est celui qui subsume l'opposition *Phosphorus / Hesperus* :



La désignation rectifiée sur le plan de la référence est alors statutairement très proche de certains énoncés X=Y résultant d'un souci de précision. Ainsi lorsque Cicéron signale que la "quatrième Minerve" s'appelle Koris chez les Arcadiens ou que le "quatrième Apollon" s'appelle Nomios (*Nat.* 3, 57 et 59), il donne une précision qui, sans être une rectification, aboutit à faire de Nomios un hyponyme d'Apollon, comme Phosphorus devient un hyponyme de Vénus.

g) **X=Y dans deux langues différentes** (*Jérusalem s'appelle Al Qods en arabe ; Jupiter / Ζευς*). Le plus souvent, le nom grec fonctionne comme une source et le nom latin comme une sorte de traduction, en sorte que, métaphoriquement, le nom propre latin fonctionne comme un calque du terme grec, à la réserve près que les points de contact entre les deux notions ne sont pas sémantiques, ni même linguistiques, mais mythologiques, puisqu'il s'agit le plus souvent de correspondances théologiques. Mais il y a plusieurs manières d'établir ces correspondances (les exemples qui suivent sont tous cicéroniens) :

1) Elles s'établissent purement de mythe à mythe, indépendamment du théonyme, ou de référent à référent (pour les noms d'astres²²) : *Nat.* 2, 64 : *Saturnus / Κρόνος* ; *Nat.* 2, 52 : *Saturni stella / Φαίνων* ; *ibid.* *Iouis stella / Φαέδων* ; *Nat.* 2, 53 : *stella Martis / Πυρόεις* ; *stella Mercurii / Στρίβων* : ce type relève, métaphoriquement, du calque sémantique.

2) Elles se fondent sur une certaine ressemblance de désignation, qui peut induire une correspondance relativement artificielle : *Nat.* 3, 48 : *Λευκοθέα a Graecis, a nobis Matuta dicetur ?* et *Tusc.* 1, 28 : *Ino Cadmi filia nonne Λευκοθέα nominata a Graecis Matuta habetur a nostris ?* : la correspondance est mythologique (encore que Leukothéa soit une déesse marine et Matuta une déesse de la lumière matinale), mais elle est aussi sémantique, puisque le sème 'lumière' est commun à la famille de *matutinum* et à celle de *λευκός*. Ce type relève d'un calque sémantique qu'on pourrait dire secondaire.

3) Elles se fondent sur une ressemblance affichée des désignations, ce qui suppose que la désignation latine est récente : *Nat.* 2, 66, *Diues* (ou *Dis* selon les leçons) est ainsi une pure équivalence sémantique de *Πλούτων*. En *Br.* 59, la déesse de la persuasion grecque est l'objet d'une traduction (d'Ennius) par calque : *Πειθὼ quam uocant Graeci (...) hanc Suadam*

²² Les noms d'astres sont-ils des noms propres ? Sur la difficulté, commune à tous les spécialistes et à tous les pédagogues, de délimiter le domaine de définition du nom propre par rapport au nom commun (lune ? Lune ?), cf. le rappel fait par M. WILMET, "Pour en finir avec le nom propre ?", *op. cit.*

appellavit Ennius ; de même *Προκύων / Antecanis* (*Nat.* 2, 114) ; *Φωσφόρος / Lucifer* (*Nat.* 2, 53) ; *Ὠφιοῦχος / Anguitenens* (*Nat.* 2, 105) : en l'espèce, au-delà du nom propre, ce sont des familles lexicales et des modes de création verbale qui se répondent d'une langue à l'autre, et ce type correspond au calque morphologique.

Parmi ces énoncés bilingues X=Y impliquant des noms propres, signalons pour mémoire deux cas particuliers :

1- X=X : il peut arriver que la correspondance bilingue soit en réalité, à tort ou à raison, présentée comme unilingue : *Nat.* 2, 66 : *Proserpinam (quod Graecorum nomen est, ea enim est quae Περσεφόνη Graece nominatur)*... ; *Nat.* 2, 67 : *Vestae nomen a Graecis ; ea est enim quae ab illis Ἑστία dicitur* ; sans doute faut-il déduire de *Nat.* 2, 53 déjà cité une identification phonétique entre *Vesper* (qui n'est pas nommé) et *Ἑσπερος* ; cf. même, *ibid.*, une étymologie gréco-grecque : *Δημήτηρ quasi γῆ μήτηρ nominata est* ; variante : il peut se faire que la correspondance soit présentée comme bilingue bien qu'elle soit unilingue : *CÆS. BG 1, 1, 1 : ...qui ipsorum lingua Celtæ, nostra Galli appellantur.*

2. X≠Y : il peut se produire aussi que l'influence du grec sur le latin aboutisse à des distorsions sémantico-référentielles et que l'identification établie soit erronée. Par exemple la traduction latine du nom de la constellation des Hyades repose sur une fausse étymologie : *Nat.* 2, 111 : (dact.) *Has Graeci stellas Hyadas uocitare suerunt, a pluendo (ἕειν enim est pluere), nostri imperite Suculas, quasi a subus essent, non ab imbris nominatae.* Une mauvaise interprétation du lexème ἵ- ("pluie" mais aussi "cochon" en grec !) aboutit à une traduction latine, *Suculae*, qui fait contre-sens. Ce phénomène ressortit à la *remotivation*²³. Dans le même genre, une confusion entre le théonyme *Κρόνος* et le substantif *χρόνος* aboutit à une réorganisation de la sphère d'activité de Saturne, le parèdre latin de Kronos : *Nat.* 2, 64 : *Saturnum autem esse uoluerunt qui cursum et conuersionem spatiorum et temporum contineret ; qui deus Graece id ipsum nomen habet : Κρόνος enim dicitur, qui est idem χρόνος, id est spatium temporis.* Au vu de la fausse équivalence entre le nom du dieu et celui du temps, on en vient à considérer que Saturne doit être conséquemment le dieu du temps, celui qui règle le cours des saisons. Cette bévue témoigne de ce que P. GUIRAUD appelle l'*ethymologia* ou la *rétmotivation*²⁴.

CONCLUSION :

La comparaison entre ces différents types de phrases montre que c'est dans le dernier cas (mis à part les situations particulières où X=X et où X≠Y) que la "synonymie" est le mieux avérée : en effet, *Romulus* et *Quirinus* n'ont pas le même référent ; *Mamurra* et *Mentula*, à supposer qu'ils aient le même référent, ce qui n'est pas sûr, ne sont en tout cas pas du même

²³ Même étymologie par le nom de la pluie dans *OV. Fast.* 5, 166 (*nauita quas Hyadas Graius ab imbre uocat*) et dans *PLIN. NH* 18, 247, qui récusé à la suite de Cicéron le rapprochement avec le nom de la truie : *...nimborum argumento Hyadas appellantis Graecis eas stellas, quod nostri a similitudine cognominis Graeci propter sues inpositum arbitantes, imperitia appellauerunt Suculas.* Mais les éditeurs de Pline dans la C.U.F. (H. LE BONNIEC et A. LE BŒUFFLE : cf. note 5 *ad loc. cit.*, p. 278-279) réhabilitent au contraire l'étymologie par le nom du porc, en sorte que, dans cette hypothèse, c'est le sème 'pluie' qui tient de la remotivation. En revanche, ces deux auteurs, tout en signalant n. 2, *ibid.*, que la constellation a la forme d'un V, ne proposent pas ce qui est peut-être la vraie origine du nom grec : *Hyades* = "en forme de Y" ?

²⁴ Cf. P. GUIRAUD, "Étymologie et ethymologia", *op. cit.* On peut aussi se reporter à C. NICOLAS, "Je suis omnibus par ma rénumération", *op. cit.*

registre (ni ne sont équivalents syntaxiquement) ; *Lucumo* et *L. Tarquinius Priscus* n'ont pas tout à fait le même référent (Lucius Tarquin est le Lucumon d'après le départ de Tarquinies) ; *Coriolanus* et *Marcus* sont en rapport de complémentarité pour désigner ensemble, sous la forme d'un nom complexe, un référent unique, *Cn. Marcus Coriolanus* ; les cas d'antonomase (*illi Catones*) ne concernent pas deux noms propres dans leurs emplois naturels et ne cadrent pas tout à fait avec notre propos ; dans les cas de rectification, le nom ancien et le nom rectifié (*Aetheria* / *Egeria*) sont en rapport d'exclusion mutuelle ou, s'il s'agit d'une rectification référentielle (*Hesperus* / *Phosphorus*), en rapport de co-hyponymie ; en revanche *Jupiter* et *Zeus* sont bien co-référentiels²⁵. C'est donc, à propos de noms propres, dans les énoncés impliquant de l'autonymie bilingue, qu'on trouve une synonymie absolue, à supposer que cette terminologie ait, en l'espèce, un sens.

BIBLIOGRAPHIE :

- BIVILLE, Frédérique : "Le statut des noms propres en latin. Approche formelle", *Actes du Neuvième Colloque International de Linguistique Latine* (Madrid, 14-18 Avril 1997), à paraître.
- DONNELLAN, Keith S. : "Reference and Definite Descriptions", *Philosophical Review* 75 (1966), 281-304.
- DONNELLAN, Keith S. : "Proper Names and Identifying Descriptions", *Semantics of Natural Language*, Boston (D. REIDEL ed.), 1972.
- FOREST, Robert : "Noms propres, idiotismes et polyphonie", *BSL*, 91 (1996), 55-76.
- GARDINER, A. : *The Theory of Proper Names ; A Controversial Essay*, Londres-New York, 1940.
- GARY-PRIEUR, Marie-Noëlle : *Grammaire du Nom Propre*, P.U.F., 1994.
- GOYET, Francis : "La preuve par l'anagramme. L'anagramme comme lieu propre au genre démonstratif", *Poétique*, 46 (Avril 1981), 229-246.
- GUIRAUD, Pierre : "Étymologie et ethymologia (motivation et rétro-motivation)", *Poétique*, 11, 405-413.
- JONASSON, Kerstin : *Le nom propre. Constructions et interprétations*, Duculot, Louvain-la-Neuve, 1994.
- KLEIBER, Georges : *Problèmes de référence : descriptions définies et noms propres*, Klincksieck, 1981.
- KRIPKE, Saul : *La logique des noms propres*, (trad. de *Naming & Necessity*, 1980, par P. JACOB et F. RECANATI), Minuit, 1982.
- McCARTNEY, E. S. : "Puns & Plays on Proper Names", *Classical Journal*, 14 (March 1919), 343-458.
- MEYER, Bernard & BALAYN, Jean-Daniel : "Autour de l'antonomase de nom propre", *Poétique*, 46 (Avril 1981), 183-199.
- NICOLAS, Christian : "'Je suis omnibus par ma rénumération'. Quelques notes sur le phénomène de remotivation lexicale par attraction paronymique", *Cahiers de Lexicologie*, 66, 1995-1, 39-53.
- RECANATI, François : *La transparence et l'énonciation*, Seuil, 1979.
- RIGOLOT, François : *Poétique et onomastique. L'exemple de la Renaissance*, Droz, 1977.
- VROONEN, Eugène : *Les noms de personnes dans le monde. Anthroponymie universelle comparée*, Bruxelles, 1967.
- WILMET, Marc : "Pour en finir avec le nom propre ?", *IG* 65, Mars 1995, 3-11.

²⁵ Du moins en nous plaçant sur le strict plan logique et non sur celui de l'idéologie. Cela serait au moins aussi vrai pour l'équivalence *Jérusalem* / *Al Qods*...

BIBLIOTHÈQUE D'ÉTUDES CLASSIQUES
dirigée par Guy SERBAT et Paul-M. MARTIN

15

MOUSSYLLANEA

MÉLANGES DE LINGUISTIQUE ET DE LITTÉRATURE ANCIENNES

offerts à Claude Moussy

Bruno BUREAU - Christian NICOLAS
Avec une préface d'Hubert Zehnacker

ÉDITIONS PEETERS
LOUVAIN – PARIS

1998